

La vache blanche libertaire

CONTE CANADIEN

(Ecrit pour "l'Apôtre")

POUR une belle vache c'était une belle vache ! Bien prise, la tête fine, les cornes longues légèrement ramenées l'une vers l'autre au bout de leur courbe impeccable, le corps allongé bien campé sur des pattes fines et nerveuses, la croupe bien droite terminée par une queue longue et souple, assez grande pour chasser les mouches jusqu'à l'encolure. Mais surtout ce qu'elle avait de remarquable c'était le pelage tout blanc et soyeux légèrement jaune comme si on l'eût enduite de crème fraîche. Pas une tache noire, brune ou grise n'y apparaissait. Seulement autour des naseaux des paupières et des oreilles la peau s'y montrait rose. Autour des cornes et sur le front les poils se recourbaient en boucles frisées du plus joli effet. A trois lieues à la ronde on connaissait la vache blanche et on se dérangeait pour la voir.

Elle était l'orgueil du père Ladouceur son propriétaire, là-bas, aux alentours du Château-Richer et le vieux bonhomme y tenait comme à la prune de son œil droit.

Quel beau coup d'œil c'était lorsque sur l'herbe bien verte, au printemps, sa fine et élégante silhouette se détachait ; elle n'avait pas sa pareille pour se planter sur ses quatre pattes en ruminant doucement et, de ses grands yeux rêveurs, regarder passer un train.

Pendant des années, elle fut douce, sage, tranquille, elle vint deux fois le jour se faire traire, donnant en abondance son lait tiède et mousseux. Le père Ladouceur ne tarissait pas en éloges sur son compte, jusqu'au jour où elle lui donna d'abord des inquiétudes, ensuite des chagrins cuisants.

Cela commença un beau jour, sans qu'on sût au juste pourquoi. Tout d'un coup la vache blanche se mit à bondir, à cambrioler dans le paturage, à taquiner de la pointe de ses cornes ses compagnes paisibles.

On la voyait prendre des airs farouches et batailleurs à propos de tout, s'isoler dans un

coin du clos et jeter du côté de la ferme des regards comme chargés de haine, meugler rageusement chaque fois que le fermier poussait ou ramenait le troupeau. Ou bien elle s'interrompait de brouter et regardait vers les bois, dont on distinguait, au sommet de la côte, la lisière, comme si c'eût été là l'objet de son rêve. D'autrefois elle s'appuyait à la clôture, plantait ses cornes entre deux barreaux qu'elle secouait rudement.

D'abord les autres vaches prirent à peine garde à ces excentricités, mais la blanche se mit à les provoquer à la révolte, à leur prêcher la liberté.

— Que faisons-nous ici, beuglait-elle ? Combien de temps endurerons-nous notre servitude. Notre maître nous exploite et de quel droit ? C'est nous qui le faisons vivre et notre lait qu'il vend l'enrichit. Montrons lui que nous ne voulons pas demeurer toujours esclaves et n'échapper à notre captivité que pour être traînées à la boucherie ou à l'équarrissoir.

— Vaches, mes sœurs, croyez-moi. Il est temps de secouer le joug. L'heure de l'émancipation a sonné ; secouons nos chaînes, unissons-nous et affiliions-nous à la fraternité mondiale des vaches laitières. Ensuite nous invoquerons nos droits...

Bref, on eut dit que cette jolie vache blanche lisait quotidiennement les gazettes bolcheviks.

Les autres un peu étonnées ne comprenant pas grand chose à ces théories, se taisaient et la vache éloquente prenait ce silence pour une approbation.

Un jour qu'elle avait été plus particulièrement incendiaire et violente en sa harangue, il y eut, dans le troupeau un murmure sourd. Du coup la révolutionnaire se crut soutenue et leva l'étendard de la rébellion. Elle eut un furieux mugissement, s'élança de toute sa force contre la clôture qui céda et d'un seul galop gagna le sommet de la côte. Stupéfaites les autres vaches la regardaient partir prises de pitié pour cette crise de folie qu'elles ne partageaient point. C'étaient des bêtes douées de bon sens pratique et de mesure à défaut de pénétration.

Elles ne voyaient pas nettement l'issue d'une aventure de cette sorte et préféraient la sécurité de leur paisible existence à un risque aussi incertain. Elles baissèrent la tête et se remirent à brouter.